

[Text]

**Mr. Fairweather:** I am one of eight. I do not mind at all telling—of course, it is my duty to tell other members of the commission what a member of this Justice and Legal Affairs committee . . . As a matter of fact, Mr. Yalden told me how he had responded to this question. He is a valued colleague. I do not know, is there anything else I should say?

**Mr. McKenzie:** Yes, there is one other thing. You are aware of what happened at the airports in New Brunswick. They were going to have to fire the commissionaires, the restaurant staff, the car rental clerks, because they were not bilingual. There was such a public outcry in New Brunswick and media coverage across the country that the government has backed off. So if we had the word “language” in there, these people would not be harassed like that.

I have been in touch with Mr. Yalden this week to ask him to investigate a case of an employee in a restaurant in a government building in Cornwall who was recently fired because she could not speak good French. Now, Mr. Yalden says he does not support that and he is going to launch an investigation and report back to me. I was not aware that the government’s bilingualism policies, when they were introduced in 1969, meant that they would be going around firing people who did not speak good French.

I believe you are quite familiar with the Pat Francis case. That girl has two diplomas in French; has all the qualifications for that job with the RCMP—as a matter of fact they wrote that they want her, they need her, the position is open. Nobody else can fill the job and they block her by throwing a level proficiency “C” language test at her and she can only pass level “B”. Now, that is out and out discrimination. There is no justification for anything like that and I hope that you will give some consideration to making a recommendation to the federal government that we have the word “language” inserted in the Human Rights Act for all provinces, so that we can stop discrimination—namely, the Francis case and the case of those employees at the airport in New Brunswick.

**Mr. Fairweather:** I would not mind making a recommendation. However, in another life, I support the official language policy in general and would expect that an airport in my native and constitutionally bilingual province would have people there who could greet some Canadians in their own language.

**Mr. McKenzie:** And what would you do with the ones that could not?

**The Chairman:** Your time is up, Mr. McKenzie. but I will allow you just one very short final one.

**Mr. McKenzie:** What would you do with all these ones that do not have the aptitude to learn French or they are too old? What would you do with them?

**Mr. Fairweather:** Appoint them chief commissioners of the Canadian Human Rights Commission perhaps.

[Translation]

**M. Fairweather:** Je ne suis pas seul en cause, nous sommes huit. Je n’hésiterai pas à dire . . . Evidemment, c’est mon devoir de dire aux autres membres de la commission ce qu’un membre du Comité de la Justice et des Questions juridiques . . . En fait, M. Yalden m’a dit comment il avait répondu à cette question. C’est un collègue que j’estime. Je ne sais pas ce que je pourrais ajouter.

**M. McKenzie:** Oui, il y a autre chose. Vous savez ce qui s’est passé aux aéroports du Nouveau-Brunswick. Les commissionnaires, le personnel du restaurant et les employés des services de location de voitures allaient être mis à pied parce qu’ils n’étaient pas bilingues. Le gouvernement a dû faire marche arrière compte tenu des protestations des gens du Nouveau-Brunswick et de toute la publicité qu’en ont donnée les médias à l’échelle nationale. Si le terme «langue» était utilisé dans cette loi, ces gens n’auraient pas été harcelés de la sorte.

J’ai communiqué avec M. Yalden cette semaine pour lui demander de se pencher sur le cas d’une employée de restaurant d’un immeuble officiel de Cornwall qui a été récemment mise à pied parce qu’elle ne pouvait pas bien parler français. M. Yalden dit qu’il rejette ce motif, qu’il va mener une enquête à ce sujet pour m’en informer par la suite. Je ne savais pas que lorsqu’elles avaient été adoptées en 1969, les politiques du gouvernement quant au bilinguisme signifiaient qu’il faudrait congédier ceux qui ne parlaient pas bien français.

Vous connaissez sans doute le cas de Pat Francis. Cette jeune fille avait deux diplômes en français, et toutes les compétences requises pour un emploi à la GRC qui lui avait en fait écrit pour lui dire qu’elle voulait d’elle, qu’elle avait besoin d’elle et que le poste était vacant. Personne d’autre ne peut le combler, or on lui impose un examen linguistique de niveau «C» alors qu’elle ne peut passer que le niveau «B». C’est une discrimination flagrante que rien ne justifie et j’espère que vous envisagerez de recommander au gouvernement fédéral que le terme «langue» soit inséré dans les lois des droits de la personne de toutes les provinces, afin que nous puissions freiner la discrimination—en particulier dans le cas de Pat Francis et dans celui des employés de l’aéroport du Nouveau-Brunswick.

**M. Fairweather:** Je veux bien faire une recommandation. Cependant, par ailleurs, j’appuie de façon générale la politique des langues officielles et il me semble que dans un aéroport de ma province natale bilingue, de par la Constitution, des gens devraient pouvoir souhaiter la bienvenue à certains Canadiens dans leur propre langue.

**M. McKenzie:** Que feriez-vous de ceux qui ne pourraient pas le faire?

**Le président:** Monsieur McKenzie, votre temps de parole est épuisé mais je vous accorderai une très brève dernière question.

**M. McKenzie:** Que feriez-vous de tous ceux qui n’auraient pas des aptitudes pour apprendre le français ou qui sont trop âgés? Que feriez-vous d’eux?

**M. Fairweather:** Les nommer peut-être commissaires en chef de la Commission canadienne des droits de la personne.